

Enfin, ayant pris passage sur un vaisseau, il arriva en Italie au commencement du printemps de 1220. On croit qu'il débarqua à Venise. "Comme il traversait les lagunes (ou marais) il trouva une grande multitude d'oiseaux qui chantaient dans les broussailles." En les voyant, il dit à son compagnon : "Nos frères les oiseaux louent leur créateur. Allons au milieu d'eux et louons pareillement Dieu en chantant nos heures canoniales." Ils entrèrent dans le bois et les oiseaux, loin d'avoir peur, continuèrent de gazouiller au point que François et son compagnon ne pouvaient pas s'entendre. Se tournant vers eux, le Saint leur dit : "Mes frères les oiseaux, cessez vos chants jusqu'à ce que ayons acquitté la dette de louanges que nous devons à Dieu." Les oiseaux se turent aussitôt et gardèrent le silence tout le temps que les serviteurs de Dieu dirent leurs heures. Après quoi, François leur permit de reprendre leurs gazouillements ; ce qu'ils firent sur le champ." (S. Bon., ch. 8.)

Dans le même voyage, pense-t-on, "il cheminait le long du Pô, entre la Lombardie et la Marche de Trévis, accompagné d'un frère. Une nuit fort obscure les surprit subitement. Ces ténèbres rendaient le voyage fort dangereux à travers le fleuve et les marais environnants. Son compagnon s'écria donc : "Mon Père, demandez à Dieu de nous sauver des dangers que nous courons !" Le Saint répondit avec confiance : "S'il le veut, Dieu peut nous délivrer de l'obscurité qui nous aveugle et nous rendre la lumière." A peine avait-il parlé qu'une brillante clarté se répandit d'en-haut autour d'eux. Ainsi, tandis que la nuit continuait pour les autres humains, nos voyageurs voyaient leur chemin et même remarquaient fort bien et au loin tout ce qui les environnait. Conduits par ce secours extérieur et intérieurement réconfortés, ils arrivèrent, après une assez longue route, sains et saufs, répandant des larmes et des prières d'actions de grâces, à l'hospice où ils allaient." (S. Bon., ch. 5.)

S'étant reposés, les voyageurs se réunirent en Marche. Bientôt, exténué par ses longues courses et le climat brûlant de l'Orient, François dut enfourcher un âne. "Très fatigué lui-même, son compagnon, Fr. Léonard d'Assise, le suivait. Or, cédant à un sentiment trop naturel, celui-ci commença à dire intérieurement : "Ses parents et les miens ne jouaient pas de pair ; et pourtant le voilà qui se fait porter, et moi je vais à pied et je conduis son âne !" Pendant que ces pensées agitent le Fr. Léonard, l'homme